

Présentation.

Et si je dois me présenter. Je vais faire de mon mieux pour que ça ait un sens, pour qu'on y apprenne quelque chose. Et puis il faut que ça soit court. Quelques lignes tout au plus, je ne vais pas monopoliser le papier avec mon identité.

J'écris des romans et de la poésie, depuis plusieurs années, sans réellement savoir pourquoi. Si je passe des heures derrière mon écran d'ordinateur à taper sur des touches grasses pour imprimer des lettres noires sur un document Word, c'est pour le côté artistique ou poétique. Pas pour le suspens, les énigmes, les histoires ; je n'écris pas de roman policier (enfin ça viendra peut-être) parce que c'est l'expression pure qui m'intéresse. Celle qui est au plus proche des mots. Parce que je pense que le rôle de l'art est d'exprimer nos expériences humaines, celles qui sont trop sensibles, trop complexes pour en discuter autour d'une bière. Toutes ces expériences qui ne rentrent pas communément dans les relations sociales sont exprimées, étudiées, comprises par l'art. Et certaines d'entre elles se reconnaissent dans la peinture, d'autres dans la photographie, dans la danse, la musique, le théâtre ou la sculpture ; et certaines dans l'écriture.

J'écris parce que je veux exprimer de la manière la plus vraie possible l'expérience de la vie humaine.

Pour ce faire, j'utilise des formes standard (le roman ou la poésie) mais j'explore aussi les nouvelles manières d'expressions qui sont apparues ou vont apparaître. Je m'intéresse aussi beaucoup aux collaborations entre différentes formes artistiques, qui peuvent apporter des changements de perspectives. Toutes ces nouvelles formes peuvent servir à se rapprocher, encore un peu plus, de l'expérience quotidienne d'être en vie, que je cherche à exprimer.

1.

Je regarde les flocons s'éterniser dans un ciel qui ne leur appartient pas. Ils flottent, flottent, sans conscience de ce qu'ils sont en train de faire, sans soucis non plus, ils occupent l'espace celui occupé normalement par le vide. La fenêtre qui me coupe du froid est propre, elle brille, c'est parce que je viens d'emménager, parce que la locataire précédente a eu la bienveillance de polir le vitrage pour moi, royale, une arrivée royale. Tout seul dans mon carrosse. Je suis assis derrière une fenêtre vierge, une de celle à travers laquelle on regarde à travers tes yeux. Oui. Les tiens. Parce qu'il n'y a rien dedans. Juste mes mots qui viennent y nager, mais rien d'autre. Mais ça, c'est une autre histoire. N'est-ce pas ? Une histoire que l'on ne raconte pas dès le début. Parce que sinon ils vont prendre peur vois-tu, les petits lecteurs dans leur petit canapé, ils vont jeter les pages qu'ils ont dans les mains, au loin, au feu, au secours et tout le reste avec. Il ne faut pas leur faire peur. Il faut écrire pour qu'ils lisent. Voilà ce qu'il faut faire. Tu comprends ? Alors on écrit des histoires bien ficelées, joliment emballées, avec un ruban rouge bonbon, et on les leur offre dans des petites couvertures qui disent, venez venez, voilà exactement ce que vous voulez, voilà quelque chose qui ne changera en rien

votre existence, qui laissera votre paix, votre bonne conscience exactement là où elles sont, mais qui vous distraira un moment. Parce que c'est ça que l'on veut, n'est-ce pas ? Se distraire. Pauvres enfants. N'oubliez pas d'aller vous coucher. Des « la nuit porte conseil » et des « après la pluie vient le beau temps » jusqu'à l'épuisement. Je suis assis à ma fenêtre, celle de ma cuisine. Il y a cette petite banquette, qui offre la vue parfaite sur les immeubles qui me font face, sur la cour intérieure de ma nouvelle vie. La cuisine en elle-même est encore relativement vide. J'ai de quoi manger, ça oui, des pâtes, du riz, des pommes de terre, de quoi nourrir des génocides pour quelques centimes. Des assiettes, oui ça aussi j'en ai, des assiettes. Des bleues avec des motifs à l'encre. J'ai des verres, des verres et encore des verres, de quoi boire seul pendant une éternité et Dieu sait que c'est long l'éternité. Trop de verres. Et du vin. Je pourrais dire trop de vin. Mais ça ne se dit pas. On n'a jamais trop de vin. J'en ai des cartons qui s'empilent dans les placards, cadeau de la grand-mère. Parce que je pars vivre ma vie, celle de l'artiste, et que pour écrire il faut bien un verre de vin de temps à autre, voilà ce qu'elle dit. Voilà ce qu'ils disent tous. Parce qu'on n'écrit pas des symphonies en mangeant une salade. Ils parlent de l'art, du grand, du seul, de l'unique, l'ART. Ils en parlent comme s'ils en savaient quelque chose, alors je souris. Je leur souris et ouvre les bras aux bouteilles, à l'aide, à la compassion du monde. Toute la compassion du monde. J'en remplis mes placards. Il faut bien que quelque chose prenne la poussière. Je suis assis à la fenêtre de ma nouvelle cuisine et il neige à travers le ciel, à travers les étoiles, à travers tes yeux et par-delà tout le reste. Je remplis mes poumons de café chaud, je gonfle le torse et peux sentir le liquide remuer en moi. La caféine de ma nouvelle vie infuse mes vaisseaux sanguins, gagne mon sang. Ce n'est pas de l'excitation, pas de la peur, ce n'est pas de l'envie ni de l'orgueil, ce n'est pas ce n'est pas ce n'est pas. C'est l'image que j'ai de la première semaine de ma vie. De ma vie, celle qui n'appartient qu'à moi. Celle que l'on détache du reste avec quelques larmes et une nouvelle adresse sur le dos de l'enveloppe de vœux.

C'est le début, là que tout commence. Et parce que rien ne se termine jamais pour de bon, c'est le début de l'univers tout entier. Il vacille devant le blanc de mes yeux, l'univers que je me suis construit, le seul, l'unique. Celui qui brille dans mes paupières nerveuses, sous les flocons, sous la couche de neige et de froid. Il neige le reste de mon enfance sur mon cadavre, flocon par flocon, ça tombe du ciel, le grand ciel, bleu de sa couleur et ça tourbillonne jusqu'à mon petit corps tout mou. Tout mou et visqueux parce que vidé de tout. Parce que détaché du reste, de mon enfance, de mes souvenirs, de mes frères, de mon sang. Je scelle le tout dans un corps que je laisse là, mou et visqueux sous la neige qui s'accumule. J'essaie de tirer un trait, un scalpel net entre deux vies, mais il suinte déjà et jamais ne sera étanche.

Mais j'essaie de tout abandonner pour devenir l'homme qu'on m'a promis. Le Grand, le Beau, le Fort, le Privilégié, celui tout en haut de l'échelle. La grande échelle du monde social. Je peux arriver en haut sans complication, sans revendication non plus. Je ne dois me battre pour rien. Je n'ai rien à défendre. Et depuis le haut du monde je regarde vers le bas, le reste de ceux qui luttent, qui se débattent pour arriver où je suis.

Et je sens la honte qui sue le long de mes tempes. Qui goutte lentement jusqu'au bas de l'échelle. Jusqu'à celui qui m'envie en levant les yeux.

Quand je lève les yeux, que du bleu, ciel de sa couleur jusqu'à la limite de ce que l'univers a à offrir. Jusqu'au bord de l'extension émettant radio, la folle qui court les yeux derrière les pieds devant, Orphée de notre temps. Personne ne me noie dans la neige car c'est moi-même qui la transpire sur le monde. Depuis mon sexe. Mon grand sexe érigé en statue de moi-même, parce que c'est dans la blancheur de mon prépuce qu'on a inventé mes privilèges. Et plus les temps passent et la conscience de ma propre nature prend forme, plus il devient lourd, pendant, tirant le reste de mon bassin vers l'horizon ; la réflexion disparaît quand -

Je suis assis dans ma nouvelle vie.

Je suis assis dans ma première vie. Encore tout jeune, tout rose, tout pâle, regardez ! il a encore du lait qui lui coule de derrière les oreilles. Dans mon trois-pièces, moulures, gazinière et frigidaire, je peux sentir la blancheur de mes privilèges se diluer dans mon sang, emplir ma baignoire. Et quand j'ouvre la bouche pour parler, je peux les deviner au fond de ma gorge. Je les connais ; je les cache ; j'en ai honte. Alors je plonge tout mon corps sale dans l'encrier, dans la noirceur des mots pas encore formulés je cache mes vices. Et je sors nu, dans les rues blanches et silencieuses d'un matin de neige. Je sors nu et encré. J'écris des aberrations entre les flocons qui fondent pour qu'à la vue de tous je dilue mes vices dans l'encre de mes mots.

2.

Je suis assis seul dans la nuit que personne n'écoute
Noie ma gorge dans du vinaigre pour
Que tournent les étoiles
À la table de ma cuisine, dans un appartement vide,
Entre des murs vides
Avec des chaises vides
Un frigo vide
Un lit vide
Juste ma tête pleine à exploser
Bourrée de terre
Et je l'ai remplie jusqu'à l'arrière des yeux
Alors ça pousse contre mes oreilles
Ça veut s'étendre
Quelque part
Sortir de ma tête et s'étendre dans le monde
J'ai rempli mon crâne de conneries à la mode,
De phrases d'accroches pour cinquantenaire
De titres de bouquins que je ne lirais jamais
De noms de célébrités
D'un fil d'actualité surchargé

Enroulé entre mes deux oreilles
Et ça tourne et tourne
Devant la rétine de mes globes
Je ne vois que leur vie sur leurs photos de vacances
Leur déhanché
Celui des filles, celles de l'écran
Celles que personne ne connaît mais qui font bander
Des armées
Je ne vois même plus les murs vides de ma cuisine
Ils se noient dedans
Et ça tourne tourne tourne
Leur fil dans ma tête
Le vin dans la bouteille
Le vieux Tupperware de pâtes dans le frigo
Ça tourne et bientôt je bois du vinaigre
Jusqu'à dissoudre mon corps
Je regarde défiler leur vie
Que je ne connais pas

Je suis assis seul dans la nuit que personne n'écoute
Parce qu'elle crie
La nuit
Haut et fort
Elle crie que plus personne ne regarde les étoiles
Plus personne ne regarde l'extérieur
Les limites du monde avec dans les yeux
La palpitation qui fait des révolutions dans les têtes
Des enfants de six ans
Parce que c'est si bruyant dedans
Six pouces d'écran
LED qui surexposent des galaxies
Dans la nuit qui crie
Je suis assis seul dans la nuit que personne n'écoute
Sous l'ampoule de ma cuisine
Sous l'emprise de la piquette
Devant l'écran brillant de mon ordinateur
Alors j'écris pour que personne n'écoute
J'écris seul dans la nuit
Et personne n'écoute